

LE

Miroir de ma Tante Marguerite

I

Vous aimez, mon neveu, dit ma tante, les esquisses de la société du temps passé. Je voudrais pouvoir vous peindre sir Philippe Forester, le luron achevé de la bonne compagnie d'Ecosse vers la fin du dernier siècle. Il est vrai que je ne l'ai jamais vu, mais les anecdotes que ma mère nous racontait étaient remplies de son esprit, et de sa dissipation. Il est nécessaire que vous sachiez que sir Philippe, avec sa beauté, ses talents distingués, ses manières élégantes, épousa la plus jeune des miss Falconer de King's Coplan. La sœur ainée de cette dame était devenue précédemment la femme de mon grand-père, si Geoffrey et elle apporta dans notre famille une fortune considérable.

Les deux sœurs ne se ressemblaient en aucune façon, quoi qu'elles eussent l'une et l'autre des admirateurs lorsqu'elles étaient filles. Lady Bothwell avait dans les veines le sang du vieux King's Copland. Elle était hardie, mais non pas jusqu'à l'audace, ambitieuse, et désirant l'élevation de sa maison et de sa famille.

Jemina Falconer était en toute chose l'opposé de sa sœur ; son esprit ne dépassait point les limites ordinaires, si l'on pouvait dire qui les atteignait. Sa beauté tant qu'elle dura, ne consistait que dans la délicatesse du teint et la régularité des traits, sans aucune expression. Ces charmes mêmes disparurent dans les malheurs d'une union mal assortie. Elle aimait passionnément son mari, et celui-ci la traitait avec une indifférence polie qui, pour une femme dont le cœur était aussi tendre que le jugement était faible, paraissait plus pénible et plus affreuse peut-être que de mauvais traitements réels.

Géné dans sa fortune et fatigué des courts instants qu'il passait dans sa triste maison, sir Philippe résolut de faire un tour sur le continent, en qualité de volontaire. Il était alors fort commun parmi les hommes de naissance de prendre ce parti.

Lady Bothwell demanda comme une faveur le consentement de sir Philippe pour recevoir chez elle sa sœur et ses enfants pendant l'absence du chef de la famille. Sir Philippe accepta avec empressement une proposition qui épargnait de la dépense, imposait silence aux personnes qui l'auraient accusé d'abandonner sa femme et ses enfants, et qui satisferait lady Bothwell, pour laquelle il éprouvait un respect involontaire.

Un ou deux jours avant le départ de sir Philippe, lady Bothwell prit la liberté de lui adresser en présence de sa femme la question positive que cette dernière avait souvent désiré faire, sans avoir le courage de s'y décider.

—Pourriez-vous avoir la bonté de nous dire, sir Philippe, quelle route vous prendrez lorsque vous aurez atteint le continent ?

—Je vais de Leith à Helvoet par un paquebot.

—Je comprends cela parfaitement, répondit sèchement, lady Bothwell ; mais je présume vous n'avez pas l'intention de vous arrêter longtemps à Helvét, et je désirerais savoir vers quel lieu vous vous dirigerez en quittant cette ville.

—Vous m'adressez, lady Bothwell, une question que je n'ai pas encore osé me faire moi-même. Ma réponse dépend du sort de la guerre.

—Mais j'espére, sir Philippe, que vous vous rappellerez que vous êtes époux et père, et que, bien que vous trouviez convenable de vous passer ce caprice militaire, il ne vous précipitera point dans les dangers qu'il nullement nécessaire de courir lorsque l'on n'est pas de profession.

—Lady Bothwell me fait trop d'honneur en témoignant le

moindre intérêt pour ma sûreté. Mais, pour calmer sa flatteuse inquiétude, je la prierai de se souvenir que je ne puis exposer la vie du vénérable père de famille qu'elle recommande à ma protection, sans hasarder celle d'un honnête garçon nommé Philippe Forester, avec lequel je suis associé depuis trente ans, et dont je n'ai pas le moindre désir de me séparer.

—Sir Philippe, vous êtes en effet le meilleur juge de vos propres affaires ; je n'ai pas le droit de m'en mêler. Vous n'êtes point mon mari.

—Dieu préserve !... dit sir Philippe avec précipitation ; il ajouta cependant au même instant : Dieu préserve que je prive mon ami sir Geoffrey d'un trésor aussi inappréciable !

—Mais vous êtes le mari de ma sœur, reprit lady Bothwell, et je suppose que vous n'ignorez pas la tristesse qui l'accable.

—Si d'en entendre parler depuis le matin jusqu'au soir peut m'en convaincre, je devrais en effet en savoir quelque chose.

—Je ne prétends point faire assaut d'esprit avec vous, sir Philippe, mais vous devez être persuadé que cette tristesse est causée par la crainte des dangers que pourra courir votre personne.

—Dans ce cas, je suis au moins surpris que lady Bothwell se donne autant d'embarras sur un sujet aussi insignifiant.

—L'intérêt que je porte à ma sœur peut répondre pour le désir que j'éprouve de connaître les desseins de sir Philippe Forester, dont, sans cela, la destinée me deviendrait indifférente. Mais je dois aussi avoir des inquiétudes sur la sûreté d'un frère.

—Vous voulez parler du major Falconer, votre frère du côté de votre mère. Qu'a-t-il de commun avec cette agréable conversation ?

—Vous avez eu quelques mots ensemble, sir Philippe.

—Tout naturellement ; nous sommes alliés, et comme tels nos conversations sont fréquentes.

—Vous étudiez de me répondre. Par mots, j'entends que vous vous êtes querellés au sujet de votre conduite envers votre femme.

—Si vous supposez le major Falconer assez simple pour me donner des avis sur ma conduite domestique, lady Bothwell, vous devez en effet être convaincue que j'aurais été assez mécontent pour le prier de garder ses conseils jusqu'à ce qu'on daignât les lui demander.

—Et c'est dans cette disposition que vous allez rejoindre l'armée où mon frère Falconer sert dans ce moment ?

—Personne ne connaît mieux le sentier de l'honneur que le major Falconer, et un candidat de la gloire comme moi ne peut choisir sur cette route un meilleur guide.

—Et cette raillerie froide et insensible est la seule consolation que vous donnez aux craintes que nous avons conçues sur une querelle qui pourrait amener les conséquences les plus terribles ! Grand Dieu ! de quelle manière avez-vous formé le cœur des hommes, puisqu'ils peuvent se jeter ainsi de ses souffrances !

Sir Philippe Forester fut ému, et renonça au ton de raillerie avec lequel il avait parlé jusqu'alors.

—Chère lady Bothwell, dit-il en prenant la main que cette dame lui abandonnait avec répugnance, nous avons tort l'un et l'autre. Vous êtes profondément sérieuse, peut-être je ne le suis pas assez. La dispute que nous avons eue, le major Falconer et moi, n'est d'aucune importance ; s'il eût existé entre nous quelque chose qui aurait dû se terminer *par rôle de fait*, comme nous disons en France, nous ne sommes point hommes à ajourner une rencontre. Je connais votre bon sens, lady Bothwell, et je sais que vous me comprendrez lorsque je vous dirai que mes affaires exigent une absence de quelques mois. Jemina ne peut pas le comprendre. Ayez la bonté de lui dire, chère lady Bothwell, que vous êtes satisfaite. Elle est, vous devez en convenir, une de ces personnes sur lesquelles l'autorité agit plus puissamment sur le raisonnement. Placez en moi seulement un peu de confiance, et vous verrez quo je m'en rendrai digne.